

Claire Garand - Prête-plume & écrivain-conseil

Animatrice de « Comment j’ai écrit certains de mes livres », podcast littéraire sur RCF.

Membre du Groupement des Écrivains-Conseils®.

Dernière parution : *Joies*, publié aux éditions La tête à l’envers

Christophe Vootz est un photographe belge professionnel spécialisé dans le portrait qu’il exerce, entre autre, dans le milieu artistique français. Il pratique également la photo de plateau, d’architecture et développe une travail de créateur. Il réalise aussi des commandes d’images sociales comme les photos de cet ouvrage. Christophe Vootz est commissaire des expositions à « La Maison », scène conventionnée à Nevers depuis 2016.

Avant-propos



« *Il ne sert à rien de dire : « Nous avons fait de notre mieux. » Il faut réussir à faire ce qui est nécessaire.* » Winston Churchill

Réussir emplois & services, nom actuel de l’ancienne association Solidarité 58 fondée en 1987 est une association intermédiaire de mise à disposition de personnel inscrite dans le champ de l’économie sociale et solidaire dans la Nièvre.

Réussir est aussi le symbole de notre ambition de *Réussir* à insérer ou à réinsérer des personnes éloignées de l’emploi sur l’essentiel de notre territoire.

Réussir, au travers d’une petite équipe d’une dizaine de professionnels permanents motivés, recherche auprès de particuliers, d’entreprises ou encore de collectivités, la clientèle pour effectuer des mises à disposition de ces personnels en situation précaire sous forme de CDD éventuellement renouvelable.

Mais sa mission va bien au-delà puisqu’elle accompagne tous ces personnels par un suivi individualisé les aidant à trouver ou à retrouver la confiance en eux et à évoluer vers un emploi stable.

Plus de 300 personnes sont ainsi accompagnées chaque année dont un grand nombre retrouvera un emploi durable.

En fait cette deuxième édition de recueil de témoignages vous illustrera parfaitement *Réussir*, ses missions, ses valeurs et ses réussites.

Ces dernières ont été récemment matérialisées par l’obtention du label Quali&Rse qui est la reconnaissance de la démarche d’amélioration continue des Associations Intermédiaires et de leur Responsabilité Sociale avec, de plus, la fierté d’être la première association de France labellisée Quali&Rse.

Didier Blondelet
Président

En 2023, *L'Envie de Réussir* a reçu un accueil chaleureux des partenaires de *Réussir* et du grand public. Je me souviens de l'émotion que nous avons tous ressentie lors de la lecture des témoignages par Olivier Broda et de la fierté des salariés qui prenait le pas sur l'évocation de leurs parcours douloureux.

Les photos de Christophe Vootz et les textes de Claire Garand

ont continué à vivre lors de diverses expositions et lectures, au Conseil départemental, à la mairie de Varennes-Vauzelles, à l'occasion de la Semaine de l'intégration et pour l'anniversaire du Collectif Solidarité, à la médiathèque de Saint-Parize-le-Châtel, au Festival Lire sous les Halles à Decize, et même à la Fête de l'Humanité ou encore au Congrès national de l'UNAI à Poitiers.

L'étincelle allumée dans les yeux des salariés et de l'équipe de *Réussir* nous a donné envie de continuer et d'aller un peu plus loin en associant nos clients.

Comment en effet pourrions-nous construire des parcours vers l'emploi durable pour des personnes en difficultés si des entreprises, des collectivités et des particuliers ne nous faisaient pas confiance ? Il fallait montrer ce lien entre les salariés et les clients, par le truchement de l'Association Intermédiaire, pour être complets et aussi pour donner envie à d'autres utilisateurs de faire appel à *Réussir*.

C'est un enjeu important pour une Association comme la nôtre, à la fois pour son équilibre économique (les aides publiques ne représentent que 8% de nos produits) et pour son objet même : le retour à l'emploi durable passe par des missions ponctuelles rémunérées qui permettent aux demandeurs d'emploi de reprendre pied dans le monde du travail et de franchir progressivement les obstacles.

Dans un environnement de plus en plus instable et trop souvent hostile envers les plus fragiles, nos valeurs de solidarité, de respect, de bienveillance et de loyauté doivent plus que jamais guider nos réflexions et nos actions, et c'est bien dans ce sens que nous continuons à nous engager.

Enfin, une fois ne pourra pas être coutume, je prends la liberté d'une conclusion plus personnelle pour dire aussi ma fierté du travail accompli avec l'équipe et les administrateurs de *Réussir* pendant près de 18 ans et ma satisfaction de passer le relai à Céline Tardy qui a été la cheville ouvrière de ce recueil et sera Directrice de *Réussir* à partir de 2026 !

Véronique Lorans
Directrice



Ce second recueil de témoignages met en lumière ce qui constitue le cœur de notre action : **l'humain**.

En tant qu'association intermédiaire, *Réussir* crée ce trait d'union essentiel entre les besoins des clients et les parcours de salariés en recherche d'emploi. Notre mission dépasse le simple placement : nous accompagnons chaque personne dans la

construction de son projet professionnel, en l'aidant à lever les freins, à développer ses compétences et à reprendre confiance en elle. Les salariés que nous accompagnons viennent d'horizons variés. Beaucoup ont traversé des épreuves, connu des périodes de doute ou de rupture. L'accompagnement individualisé devient alors déterminant : il permet de sécuriser les parcours et de préparer chaque mission dans les meilleures conditions.

Ce travail minutieux de préparation et de suivi constitue le socle de notre réussite collective.

Nos clients rencontrent des personnes mobilisées, prêtes à s'investir et désireuses d'apprendre. Au fil des échanges et du travail accompli, se tissent des liens authentiques qui dépassent le simple cadre professionnel.

Chez un particulier, tout commence par une porte qui s'ouvre, un sourire échangé, une confiance qui grandit jour après jour. Le service initial se transforme progressivement en une relation humaine réciproque, riche de sens pour chacun.

En entreprise ou en collectivité, la dynamique diffère mais demeure tout aussi enrichissante. L'adaptation rapide, la compréhension des attentes, l'intégration au sein d'équipes déjà constituées : autant de défis relevés. Le salarié gagne en assurance tandis que l'employeur découvre des compétences parfois insoupçonnées. Bien souvent, ces missions deviennent de véritables tremplins vers un emploi durable.

Ces histoires illustrent une évidence : chacun apporte à l'autre. Les salariés progressent, se reconstruisent et avancent dans leur parcours, tandis que les clients y contribuent activement en offrant des opportunités concrètes d'insertion et de reconnaissance. Le travail redevient alors ce qu'il doit être : un espace d'apprentissage mutuel et de valorisation.

À travers ce second recueil, nous avons souhaité donner la parole à celles et ceux qui vivent cette réalité au quotidien. Leurs récits témoignent de la richesse des rencontres humaines et de la confiance qui se construit pas à pas, donnant tout son sens à notre mission.

Céline Tardy
Directrice adjointe

MADELEINE EKALAVO DIMA & BELINDA DUPREZ



- **Je voulais Madeleine et personne d'autre**, explique Belinda Duprez, responsable du tremplin. C'est moi qui ai appelé *Réussir* pour la faire venir.

Chaque mercredi, Madeleine Ekalavo entre le matin avant neuf heures pour faire le ménage. Elle n'est jamais en retard.

Toutes les deux sourient, complices. Dès l'arrivée de l'agente, comme une routine, chacune demande à l'autre si tout va bien. Madeleine affirme toujours que oui et ne se plaint jamais. Puis vient sa question rituelle : « Je commence où ? »

La réponse de Belinda varie selon les occupations du jour : « Ce matin, on a une réunion, tu peux faire l'espace de vie » ou bien « Je suis dans l'espace jaune, tu as le temps de nettoyer mon bureau ». Et Belinda ajoute à chaque fois : « Tu veux un petit café ? »

Madeleine apprécie cette bonne ambiance. Quand elle travaille ici, elle se sent en famille. Elle sait ce qu'elle a à faire, installe les chaises comme il faut et signale quand il va falloir changer une lavette ou racheter du savon liquide. De son côté, Belinda connaît les produits d'entretien préférés de Madeleine et veille à ce que personne ne marche dans les zones qui viennent d'être lavées avant qu'elles ne soient sèches.

La rencontre

La première fois qu'elles se sont rencontrées, c'était au centre social Vert-pré où Madeleine était mise à disposition par *Réussir*. Très vite, Belinda remarque la qualité du travail de Madeleine : minutieuse, ponctuelle, et toujours souriante, elle fait le ménage comme si c'était chez elle. Alors quand Belinda est nommée responsable du Tremplin et qu'elle constate qu'elle a besoin d'aide pour l'entretien, elle pense aussitôt à Madeleine. Elle téléphone à *Réussir* et demande un devis pour trois heures par semaine. Dans la journée, elle le reçoit. « Ils ont été très arrangeants et m'ont rappelée très vite pour me confirmer que c'était possible. »

Madeleine collabore avec *Réussir* depuis qu'elle a obtenu ses papiers en juillet 2023. Dans les jours qui ont suivi, elle a déposé son CV pour trouver des missions, et tout s'est

enchaîné rapidement. « Madame Annie m’a recontactée quelques jours après et je suis venue. J’étais assoiffée de travail. » Ses premières missions se déroulent dans un collège à Varennes-Vauzelles puis à l’école Sainte-Julitte, à la Maison de la Culture et enfin, au Centre Social Vert-Pré où Belinda remarque ses qualités.

Si Madeleine a attiré son attention, c’est aussi parce que la responsable du Tremplin « est passée par là ». Elle sait qu’il est difficile de partir de rien sans personne sur qui s’appuyer, et de tout recommencer. « Il faut se battre », affirme-t-elle. Elle a d’abord exercé comme auxiliaire de vie avant de tenter un BTS d’économie sociale et familiale tout en étant assistante d’éducation. La charge de travail, trop lourde, l’a contrainte à l’abandon. C’était un échec. Et pourtant... Belinda a relevé la tête.

Après plusieurs stages, elle est recrutée au Centre Vert-Pré. Ce travail rassemble tout ce qu’elle aime : l’humain et la solidarité.

« - Ce qui me plaît, c’est de me sentir utile au quotidien, explique-t-elle. Aider quelqu’un à ne pas dormir dehors, il n’y a rien de plus beau. »

Au Tremplin, elle a fait toute la décoration avec l’équipe. Ce local, c’est un peu son bébé.

« Mes collègues disent que j’ai accouché deux fois la même année : de mon fils en mai et du Tremplin en septembre ! »

Tous les jours, après plusieurs rendez-vous individuels, elle ouvre le café social et organise les activités. Chacun y a sa place et y trouve des solutions : « Ce que j’aime, c’est pouvoir leur donner des réponses dans l’instant. »

L'arrivée de Madeleine au Tremplin

Quand Madeleine est arrivée pour la première fois au Tremplin, elle était réservée et n’osait pas demander où se rangeaient les produits. Puis Belinda lui montre le placard où poser ses affaires, Madeleine voit qu’il ferme à clef. Ce détail important la met en confiance. Il faudra pourtant plus de deux mois pour qu’elle se risque à tutoyer Belinda qui le lui a proposé dès le premier jour.

La responsable appelle régulièrement *Réussir* pour leur dire combien elle est satisfaite de ce que fait Madeleine ; elle y tient, car « c’est essentiel pour l’estime de soi et pour que l’employeur sache qu’elle fait du bon travail. »

Elle apprécie particulièrement sa minutie et son efficacité. Madeleine suit toujours un ordre logique quand elle nettoie : déplacer les meubles, épousseter et broser les tapis à la main, même si Belinda lui propose d’utiliser l’aspirateur. « C’est plus propre avec le balai », plaide l’agente. Au début, elle demande régulièrement si le résultat convient : elle veut s’assurer de bien faire.



Après quelques mois passés à faire le nettoyage des locaux, Madeleine se sent plus à l'aise. « J'adore mon travail », dit-elle avec un grand sourire. Mais elle reste discrète, essaie toujours de ne pas déranger les personnes présentes et ne parle jamais d'elle. - Je pense, suppose Belinda, qu'elle a vécu des épreuves qui lui ont créé une grosse carapace. En fait, je ne connais pas son histoire.

Madeleine avant *Réussir*

L'histoire de Madeleine n'est pas de celles qui se racontent avec facilité. Avant, elle habitait Kinshasa où elle était infirmière dans une polyclinique. Jamais il ne lui serait venu à l'esprit d'aller vivre à Nevers. Un mari, des enfants, un travail stable, pourquoi serait-elle partie si loin de chez elle ?

Tout bascule lorsqu'en 2006, son mari, alors inspecteur des impôts, décide de s'engager en politique pour l'élection présidentielle. Le candidat qu'il soutient est battu et ses partisans sont pourchassés, beaucoup sont tués. Pour échapper à la mort, il se réfugie au Congo-Brazzaville et ne revient dans son pays qu'à la fin de l'année 2006. Malgré les gardes qui surveillent leur maison, Madeleine a peur. Un jour, après le retour de son mari, des policiers entrent chez eux, le frappent et réclament des documents qu'il n'a pas. Blessé, il est emmené en prison. Madeleine comprend qu'il lui faut quitter les lieux avec ses enfants et ceux de sa belle-sœur. Elle les lui a confiés avant de mourir de maladie neuf ans plus tôt.

Efficace, elle trouve rapidement un appartement. Le déménagement est prévu pour le 22 avril. Le soir du 21, elle se couche, son nourrisson à côté d'elle, heureuse de mettre sa famille à l'abri dès le lendemain. Quand soudain, au milieu de la nuit, un grand « boum » la réveille. Une explosion dans la maison. Madeleine se lève, prend son bébé et court chercher les autres enfants. Dehors, les gardes tentent d'ouvrir la porte pour libérer les occupants, mais des flammes ravagent la demeure du sol au plafond. La fille de Madeleine se précipite dans le couloir, le feu dévore sa chemise de nuit, elle tombe. Les enfants courent dans le chaos brûlant. La fumée aveugle Madeleine. Quand elle sort enfin, son bébé serré contre elle, les enfants ont déjà été emmenés à l'hôpital. Sauf sa fille. « Où est-elle ? » Ses regards fouillent les décombres noircis. Dehors, les gens du quartier apportent des seaux d'eau. Et là, elle la voit. Son corps tombé, calciné. Sa peau est devenue blanche.

« Je n'arrivais pas à comprendre, j'ai crié et j'ai couru pieds nus pour que personne ne me touche, je hurlais sans m'arrêter. »

L'un des enfants meurt à l'hôpital le lendemain matin, les autres le soir. « Je voyais tout comme dans un film, je ne parvenais pas à me rendre compte de ce qui se passait. Je pleurais et je ne pouvais plus me lever. » Finalement, seuls un enfant et le bébé survivent.

La vie de Madeleine s'arrête, elle ne sait pas quoi faire. Avec son mari, elle enterre les enfants, dans un effort presque insurmontable. À partir de ce jour, le sommeil la fuit, elle n'a plus envie de vivre.

Quitter Kinshasa lui apparaît comme l'unique solution pour ne plus revivre un tel cauchemar. Elle se réfugie en Afrique du Sud. Même là-bas, elle ne retrouve pas le sommeil : dans ses cauchemars, elle entend toujours les cris des enfants pendant cette nuit d'incendie. Au bout de quelque temps, sa mère lui propose de rentrer au Congo. Elle accepte.

Les années passent, elle a d'autres enfants, mais rien ne lui fait oublier ceux qu'elle a perdus. Et la peur reste tapie dans son cœur. En 2016, son mari envisage à nouveau de s'engager contre le président au pouvoir.

- On va avoir encore des problèmes, lui dit-elle.

Et si la situation dégénérerait comme dix ans plus tôt ? Cette idée lui donne des sueurs froides. Elle décide de partir beaucoup plus loin, cette fois. Un ami l'aide à obtenir des visas et le 17 septembre 2016, Madeleine s'envole pour Paris.

À l'arrivée, Madeleine dort avec son enfant dernier-né dans un hôtel Ibis. Et pour la première fois depuis des années, aucun cauchemar ne perturbe son sommeil. « C'était comme si on m'avait enlevé une lourde charge des épaules. » Enfin, sa famille est en sécurité, et elle aussi. C'est une sensation incroyable qu'elle pensait ne plus jamais éprouver. Désormais, elle veut reconstruire sa vie en France, mais pour travailler, elle doit d'abord demander l'asile. Le CADA l'envoie à Saint-Pierre-le-Moûtier, au centre d'accueil. À sa grande surprise, la scolarité des enfants est gratuite, l'hôpital aussi, les Restos du cœur lui donnent de la nourriture, elle se sent rassurée. Bientôt, elle obtiendra sa carte, car elle remplit toutes les conditions.

Un obstacle de taille se dresse pourtant soudain devant elle.

- Le président du Congo-Kinshasa est parti, lui explique le juge. Pour les papiers, ce sera difficile.

Sa vie et celle de sa famille ne sont plus considérées comme menacées. Retourner au Congo ? Madeleine en frémit : c'est la mort là-bas, pour elle et ses enfants, elle en est convaincue.

- Votre cas est particulier, souligne la personne qui suit son dossier au CADA, mais nous trouverons une solution.

En attendant, elle obtient le droit de travailler un nombre réduit d'heures. Des particuliers l'emploient pour des ménages et elle reçoit des chèques nourriture pour acheter des colis au Secours populaire, au Secours catholique, à la Banque alimentaire ou aux Restos du cœur. Enfin, un beau jour de juillet 2023, la Préfecture l'appelle : la procédure menée par le CADA a abouti, la famille reçoit ses papiers.

C'est une grande joie : Madeleine va pouvoir travailler. Mais peu de temps après avoir assuré ses premières missions, elle se blesse. Alors qu'elle court pour rattraper la coursinelle qui l'emmène travailler, elle glisse et se retourne le genou. « Je voulais recommencer les

ménages tout de suite pour ne pas perdre mon travail, mais ma coordonnatrice, madame Annie, m'a convaincue que ce n'était pas bon pour ma santé. » À contrecœur, elle accepte de réduire ses missions le temps de se remettre.

Par son accompagnement, *Réussir* la soutient et l'oriente vers le DFL (Dispositif de Formation Linguistique) : elle suit des cours réguliers pour perfectionner son français. Elle doit encore beaucoup étudier, mais a déjà amélioré sa rédaction et ses prises de parole. Aujourd'hui, Madeleine est autonome, travaille et a repris sa vie en main. Le 12 juin, elle est invitée à présenter à l'oral son parcours à l'assemblée générale de la FOL. Elle a gagné en assurance et s'exprime avec aisance devant une assemblée de plus de 50 personnes. Elle raconte même avec humour ses échanges avec la responsable de l'accompagnement de *Réussir*, « Madame Céline », qui l'a convaincue de suivre les cours de français avec la FOL. Ses projets ? Continuer les missions chez *Réussir* et particulièrement au Tremplin. Elle se sent bien là-bas, un peu comme dans une deuxième maison. Auprès de Belinda, qui se bat chaque jour pour que le local perdure, elle a trouvé sa place : entre leur petit rituel du mercredi matin, les sourires et la complicité, elle profite enfin d'une existence stable.

« Dieu bénisse la France ! » s'exclame-t-elle, heureuse d'avoir trouvé la paix et la sécurité. Ce pays, c'est désormais chez elle.



LE POINT DE VUE DE RÉUSSIR

Lors de son recrutement, la motivation de Mme Ekalavo pour retrouver un emploi était manifeste. Malgré une régularisation administrative longue et des difficultés financières importantes, elle a immédiatement montré sa volonté de s'investir. Ses premières missions se déroulent avec succès, et très vite, nous lui confions des interventions régulières auprès de plusieurs clients. Les retours sont unanimement positifs : salariée investie, fiable et particulièrement agréable.

Parallèlement, elle bénéficie d'un accompagnement régulier avec notre référente accompagnement. Malgré un parcours de vie personnel très difficile, Mme Ekalavo fait preuve d'une volonté forte d'avancer. Si la formation professionnelle ne lui fait pas peur, son niveau de français reste un frein. Céline l'oriente donc vers le Dispositif de Formation Linguistique, qu'elle intègre en juin 2024 pour un cursus de 450 heures, à raison de 24 heures hebdomadaires.

Sa persévérance est couronnée par l'obtention du niveau A2 au Test d'Évaluation de Français (TEF). Tout au long de cette formation, elle s'est distinguée par ses qualités : sérieux, solidarité, curiosité, respect.

Aujourd'hui, Mme Ekalavo possède le niveau linguistique nécessaire pour envisager une formation qualifiante. Elle souhaite cependant continuer ses missions pour renforcer sa sécurité financière et valider progressivement son projet professionnel.

Modèle de courage et de résilience, Mme Ekalavo impressionne par sa volonté de s'en sortir et sa force de caractère.

ADEM EL ALOUANI & MARC SIMONIN



- « **Toi, tu vas devoir en faire plus que tout le monde** »

C'est par ces mots que l'un de ses professeurs de BTS accueille Adem El Alouani à Clermont-Ferrand. Au début, le jeune homme ne comprend pas ce que sous-entend cet avertissement. L'enseignant lui explique : « Des gens comme toi, il y en a peu ici. » Adem réalise vite qu'il a raison. Dans cet établissement privé et cher que lui ont payé ses parents, il n'a pas les mêmes références que les autres. Ici, les catégories sociales sont bien marquées et il est le seul de son milieu. On le traite avec condescendance. Il n'est pourtant plus un enfant ! Peu à peu, les difficultés s'accumulent, la vie d'étudiant loin de sa famille n'est pas celle qu'il attendait. S'il apprécie au début le changement d'environnement, très vite, la situation le dépasse : gérer les factures, faire le ménage dans son studio, régler tous les petits problèmes du quotidien et suivre neuf heures de cours par jour avec des horaires stricts l'épuise. Son professeur avait raison : c'est lourd.

En cours d'année, il rentre à Nevers.

À son retour, il cherche aussitôt du travail : pas question de rester sur un échec. Pendant sept à huit mois, il gagne un peu d'argent puis s'inscrit à une formation diplômante en électricité. Il fonde beaucoup d'espoir sur cette orientation prometteuse. Mais le démarrage en est sans cesse repoussé. Jusqu'au jour où la réponse arrive :

- Ah oui, on vous a oublié... lui annonce-t-on finalement.

Adem n'en revient pas : un tel manque de professionnalisme le choque. Il ne reçoit aucune excuse ni compensation. On ne lui propose rien non plus en échange alors qu'il devait en sortir diplômé au bout de neuf mois avec un poste dans une entreprise d'Imphy.

- On me demande d'être professionnel, mais eux ne le sont pas !

Adem ne se laisse pourtant pas abattre, il a de l'énergie à revendre. Dès que l'occasion se présente, il entame une autre formation, de niveau bac+2, à la CCI comme attaché commercial. Sur place, nouveau coup dur : l'ambiance est étrange. Tous les âges et les horizons se côtoient dans sa classe, mais l'enseignement reste très académique : le professeur parle et les étudiants essaient de suivre. S'ils n'y arrivent pas, tant pis pour eux. Les rangs se clairsèment et au bout de trois mois, il se rend à l'évidence : lui qui avait de bonnes notes sans avoir besoin d'être assidu, ne comprend rien aux cours, et personne ne l'aide. C'est une perte de temps.

- Je ne vais pas rester ici sans rien faire, dit-il à sa mère.
Toujours chez ses parents, il veut travailler, même à temps partiel. N'importe quoi plutôt que le désœuvrement : « J'ai 22 ans, je dois me bouger. » Comment faire ?

L'arrivée chez *Réussir*: une rencontre déterminante

Un ami lui donne le contact de *Réussir*. « Tu verras, ils te trouveront du travail ! »

Le premier rendez-vous arrive presque aussitôt après le dépôt de son CV. Cette fois, la chance est de son côté : quelqu'un vient de se désister et un employeur cherche un remplaçant en urgence. On le rappelle dans la demi-heure qui suit l'entretien :

- Vous m'envoyez tous vos papiers, lui dit la conseillère, je fais votre inscription.

C'est le début de son travail avec *Réussir*, un changement inespéré.

- Avec eux, explique-t-il, on peut parler. Ce n'est pas souvent le cas dans les entreprises d'intérim. Il en fait l'expérience un jour où une mission se passe mal. Adem doit monter et démonter un échafaudage. Il fait de son mieux, mais le chef du chantier n'est pas satisfait : il s'attendait à des personnes habituées à travailler dans le bâtiment et s'énerve vite. Chaque jour apporte son lot de brimades. Un matin, le chef du chantier lui jette même une poutre du deuxième étage et commence à tenir des propos déplacés. Adem garde son calme et appelle sa référente chez *Réussir* qui intervient aussitôt.

- Elle voit tout de suite que je ne suis pas en tort et comprend la situation.

Une réaction qui le soulage. Il se sent écouté mais aussi aidé dans ses démarches administratives, par exemple pour sa demande de prime d'activité. « C'est précieux, explique-t-il, tout est tellement compliqué ! »

Alors quand certaines de ses connaissances cherchent du travail, il leur conseille *Réussir*. Maintenant que sa situation est stabilisée, il aimerait occuper un emploi plus durable que les missions diverses qu'il enchaîne et en parle à sa conseillère. Elle cherche, et trouve ! Un jour, elle lui propose un poste de rippeur à l'agglomération de Nevers. Il accepte aussitôt, et cette nouvelle rencontre va lui apporter beaucoup.

Un chef d'équipe pas comme les autres

Marc Simonin n'est pas n'importe quel chef d'équipe. Avant de travailler pour l'agglomération de Nevers, il était paysan producteur de lait à Varennes-Vauzelles.

- J'avais acheté des quotas laitiers, mais tout devenait trop lourd. Je n'ai pas vu grandir mes enfants. Quand je partais, ils dormaient encore. Je rentrais au moment où ils se couchaient. Je ne les voyais que le week-end. Et je l'ai regretté.



Marc est un battant. Il avait repris l'exploitation familiale avec son frère : soixante-dix vaches, cent vingt hectares en fermage, suffisamment pour vivre. Mais les normes européennes l'obligeaient à construire des bâtiments, et à payer des mensualités énormes. Il subissait aussi le prix du lait et des intrants sans pouvoir rien contrôler.

- C'était une montagne sans fin.

À 48 ans, il décide de se reconverter et passe son permis poids lourds. Son épouse dépose son CV un peu partout et le 14 décembre 2015, il est embauché à l'agglomération.

- Ça a été une sacrée claque, un vrai choc des cultures ! J'étais sauvage, avec une mentalité d'entrepreneur, pas habitué à travailler en équipe.

Sa première paie le sidère tellement qu'il croit à une erreur : « Presque le double de ce que je gagnais avant. » Mais surtout, il n'a plus autant de stress, de tracas, ni de fatigue. Il lui faut s'intégrer, comprendre les mentalités. « Ici, les gens se plaignent pour un rien et ne regardent pas autour d'eux. » Il relève le défi : bon vivant, avenant et communicatif, il s'adapte. D'abord en poste l'après-midi, il travaille comme chauffeur de benne. Marc conduit alors des camions de 19 ou 26 tonnes et doit sans cesse rester vigilant. Dès le départ, il s'implique et apprend à connaître les rues et les tournées. « Le métier demande beaucoup d'attention et de sécurité, pour les agents autant que pour les usagers ».

Il est titularisé en 2020 et s'approprie peu à peu le fonctionnement du service : la collectivité territoriale est chargée de la collecte des déchets sur l'ensemble de l'agglomération de Nevers, quatorze communes et environ soixante-dix mille habitants. Elle tourne avec trois équipes de collecte : une du matin, une de l'après-midi et une de journée qui intervient sur les manifestations, les gens du voyage et les encombrants.

Il faut compter aussi les grutiers qui collectent les ordures ménagères en apport volontaire. Ils travaillent avec un camion adapté pour les colonnes enterrées.

- Le civisme n'est pas là, déplore Marc, les gens laissent les déchets à côté.

Il passe le concours d'agent territorial technique de seconde classe en 2021, puis les CACES pour conduire les engins spécialisés : camions de 26 tonnes et grues. Marc gère son équipe avec efficacité malgré les petites rivalités.

- Au début, je n'étais rien, puis je suis devenu « la tête pensante » de l'équipe. Quand il y avait un souci, on venait me voir. J'ai toujours gardé mon calme et fait les choses avec détermination.

Il évolue. En 2024, un poste se libère. Il postule et est retenu : aujourd'hui, il est le chef de l'équipe du matin et gère vingt-et-une personnes, dont dix-huit rippeurs, deux grutiers, et un adjoint. Il s'est refait une place. « Même s'ils me connaissaient, il fallait se réintégrer. »

L'agglomération de Nevers et *Réussir*

Marc suit les orientations de l'agglomération de Nevers qui privilégie le partenariat avec *Réussir* pour les missions d'insertion : l'association s'inscrit dans une logique

sociale. « C'est plus simple qu'avec d'autres agences. Souvent, je les appelle la veille, ou même le matin, pour leur donner les horaires. » La force de *Réussir* ? Des agents polyvalents habitués à travailler avec des collectivités.

« Chez *Réussir*, une fois qu'ils sont formés, ils sont très efficaces, et ça coûte moins cher. » Pour Marc, c'est aussi un moyen d'éviter les contrats courts, qui précarisent les demandeurs d'emploi et réduisent leurs droits au chômage.

La procédure est simple : d'abord, on les forme et on leur montre les gestes utiles ; ensuite, un agent titulaire les prend en charge. Le but : limiter les coûts tout en assurant la sécurité. L'agglomération sollicite l'association quand les titulaires demandent des congés, ou en cas de surcharge ponctuelle, comme des jours fériés à rattraper.

Quand Adem rencontre Marc

Au début, Marc lui explique comment prendre les bacs, faire attention aux trottoirs, aux usagers et aux consignes de tri. L'équipe l'encadre : le chauffeur et le rippeur attitré sont toujours présents et ne le laissent jamais seul. Ils le guident. Un peu timide au départ, Adem comprend vite comment bien jouer son rôle. En cas de doute, il pose des questions et se montre volontaire.

Adem est généralement ponctuel et s'intègre bien aux équipes même si certains agents habitués à travailler ensemble n'aiment pas les changements. Ils finissent par l'accepter. Marc est très content de faire équipe avec lui.

Le métier n'est pourtant pas des plus faciles, la prise de poste est à 5 h. Les agents se changent dans les vestiaires et le chauffeur prépare la tournée, puis fait le tour du véhicule pour vérifier que tout est en ordre. Rien n'est laissé au hasard.

Un planning est affiché, lisible par tous. Chaque équipage composé d'un chauffeur et de deux rippeurs a une tournée attitrée : tri ou ordures ménagères. Le camion effectue la collecte, puis part à l'UVE (unité de valorisation énergétique) à Fourchambault. Là, les ordures ménagères sont déchargées dans une fosse. Au retour de l'équipe, le camion est lavé à l'intérieur et à l'extérieur pour enlever les éclaboussures et les boues. En fin de collecte, les agents reviennent au vestiaire, rendent les clés, et notent leurs observations.

Adem aime bien effectuer les tournées malgré les odeurs. « Ça pue, c'est sale, mais ça va. » Il remarque de grandes différences entre les usagers : certains sont propres, d'autres jettent leurs ordures n'importe comment dans les gros bacs ou laissent les poubelles à moitié ouvertes, renversées.

- Mais d'autres sont super gentils. Ils nous donnent des croissants ou des pains au chocolat ! Le plus difficile survient en hiver. « Quand il fait froid, le matin, derrière le camion, tu as les mains qui brûlent malgré les gants. »

Adem apprécie pourtant son travail, il lui paraît correctement payé. Il a quand même essayé de reprendre des études à Nevers, mais il a finalement choisi de s'impliquer et

travaille ici environ vingt-et-une heures par semaine.

- Au début, je pensais que c'était beaucoup : on ramasse souvent neuf à dix tonnes. Il préfère la collecte du matin, même si c'est dur, et apprécie la gentillesse de ses coéquipiers. Adem ne ménage pas sa peine : quand un agent est absent, on lui demande s'il peut venir dépanner, parfois à quatre heures du matin.
- Si la veille j'avais prévu de ne pas travailler, c'est un peu court pour s'organiser, mais je viens quand même.

Adem ne tarit pas d'éloges sur Marc. Après avoir subi un chef de chantier aigri, il sait apprécier un management respectueux à sa juste valeur.

- Mon chef, c'est l'un des meilleurs que j'aie eu dans ma vie. Il est d'une gentillesse incroyable. Dès le départ, Adem le trouve accueillant et sociable. Il voit en lui quelqu'un qui ne cherche pas la confrontation et s'adresse à lui « comme à une personne normale », sans mépris ni distance. Quelqu'un de très humain.

Marc apprécie aussi le travail et le caractère d'Adem :

- Il n'est pas débraillé et parle bien. Mais surtout, il fait bien son travail et s'implique.
- Même s'il faut parfois le secouer un peu, comme tous les nouveaux arrivants, je sais être conciliant, concède Marc : Adem n'est pas là tous les jours.



Et maintenant ?

Marc se réjouit de poursuivre la politique de l'agglomération :

- Il faut bien donner leur chance à quelques-uns.

Travailler dans une collectivité est gratifiant et procure un sentiment de fierté. Certains agents passés par *Réussir* ont intégré des déchetteries, ou ont été embauchés à l'écocentre. Ce sont de petites portes ouvertes sur un emploi durable.

Cette expérience a changé Adem, comme il le constate lui-même : le jeune homme têtu qui ne suivait que ses envies a mûri et se place aujourd'hui dans une logique plus positive. Il souhaite reprendre une formation même s'il n'a pas encore arrêté son choix. Pour lui, la situation est claire :

« Beaucoup veulent partir en vacances et sortir. Mais se lever le matin pour travailler, c'est aussi construire quelque chose. C'est ce que je veux faire. »

LE POINT DE VUE DE RÉUSSIR

Quand Adem El Elouani pousse pour la première fois la porte de *Réussir*, il est déterminé : il veut travailler, peu importe le domaine. Manutention, distribution, chantier... tout l'intéresse. C'est par le bouche-à-oreille, via des amis du quartier déjà salariés, qu'il a découvert l'association.

Sa première mission en tant que manœuvre commence de façon inattendue : face à des conditions de sécurité insuffisantes, nous décidons de retirer nos salariés du chantier. Un démarrage inhabituel, mais révélateur des valeurs défendues par *Réussir* : respect des salariés et de leur sécurité avant tout.

Très vite, d'autres missions s'enchaînent. Les retours des clients sont positifs et, lorsqu'Adem découvre le métier de ripeur, il s'enthousiasme.

En parallèle, son accompagnement met en avant une priorité : obtenir le permis de conduire. Après une expérience compliquée avec une auto-école, il se fixe pour objectif de reprendre des heures de conduite et de valider son code. En entretien d'accompagnement, Adem ne cache pas ses difficultés : à Nevers, trouver un emploi stable est un défi. « On ne me fait pas confiance : trop jeune, pas assez d'expérience, pas assez de diplômes. » Mais au fur et à mesure des missions, il prend confiance, gagne en maturité et voit dans le métier de ripeur une réelle opportunité d'avenir. Le parcours d'Adem montre que la volonté, accompagnée du bon soutien, peut ouvrir les portes d'un avenir plus stable et prometteur.

TINA NTANDA DILUNGI & LUCETTE DE RETTE



On n'est jamais à l'abri d'une belle rencontre. Même dans l'exil.

Tina Ntanda avait « tout ce qu'il lui fallait » à Kinshasa. Dans la capitale congolaise, il y a vingt-cinq ans, elle était à la tête de deux entreprises : l'une de vêtements s'appelait « Tabilou », son surnom, et l'autre vendait des produits frais. Elle les avait montées seule et était à son compte, dix employés travaillaient pour elle. Les affaires marchaient bien et elle ne comptait pas s'arrêter là.

Alors, si quelqu'un lui avait dit qu'elle croiserait la route de Lucette de Rette, 83 ans, à Nevers en Bourgogne, et surtout, qu'elles deviendraient aussi proches que des amies, elle aurait ouvert de grands yeux. Aller en France ? Elle n'y pensait pas un instant. Aujourd'hui, elle habite à Nevers et se rend chez Lucette toutes les semaines.

Le départ du Congo et l'arrivée en France.

L'existence de Tina s'ancre depuis toujours dans son pays, le Congo.

En 1999, elle se marie avec un douanier engagé en politique. Il est veuf depuis que des opposants de son parti ont tué sa première épouse. Au bout d'un an, Tina tombe enceinte. Tout s'annonce bien, mais très vite, la situation se tend, son mari quitte leur maison pour se cacher, Tina reste seule. Un jour, des opposants politiques viennent chez elle et la menacent, puis ils repartent. Désormais, Tina sait que tout peut arriver et vit dans la crainte. Jusqu'à ce fameux soir.

Le 28 avril 2001, une femme blanche qu'elle n'a jamais vue frappe à sa porte. Elle s'appelle Myriam et travaille avec le mari de Tina.

- Il a peur pour toi, il refuse de te perdre comme sa première épouse, tu dois quitter le pays. Viens, je t'emmène.

Tina n'a pas le choix. Enceinte de six mois, elle veut que son bébé vive. Dans l'urgence, elle rassemble quelques affaires, un peu d'argent, et suit l'inconnue, mais elle ne se fait aucune illusion : « Je savais qu'il était déjà mort, sinon, c'est lui qui serait venu me chercher. »

Toutes deux prennent l'avion. Nairobi, Amsterdam, Paris. Ce départ dans l'urgence lui

crève le cœur. Elle laisse derrière elle sa famille, ses entreprises, toute sa vie. Et pour aller vers quoi ? Elle n'en a aucune idée.

À Roissy, Myriam lui fait ses adieux. Elle a fait ce qu'on lui avait demandé : mettre l'épouse de son collaborateur en sûreté en France. Maintenant, c'est à Tina de se débrouiller. Tina n'en revient pas : elle n'a même pas de passeport, seulement son acte de naissance. Mais elle n'est pas du genre à baisser les bras.

Arrivée à Nevers, le CADA prend en charge Tina. Elle ne sait pas ce qu'elle va devenir ni si sa demande d'asile sera acceptée. Mais elle s'inquiète moins pour elle que pour son enfant : dans quelles conditions naîtra-t-il ? Le Congo lui semble terriblement loin. En avril 2002, elle accouche d'une petite fille. Le foyer n'est pas adapté à une mère avec un enfant en bas âge. On l'envoie au CADA de Clamecy où elle peut s'occuper de son bébé. Deux ans plus tard, elle obtient enfin ses papiers, retourne à Nevers et rencontre un homme avec qui elle a un deuxième bébé. Peu après, le couple se sépare et Tina reste seule. Les aides qu'elle reçoit ne lui permettent pas d'élever ses enfants, elle veut travailler. Mais comment faire ?

Rencontre avec l'association *Réussir*

Tina n'a peur de rien. Elle prend contact avec toutes les entreprises d'intérim, répond aux petites annonces, dépose ses CV, mais chaque fois, on la refuse à cause de son manque d'expérience. Ce qu'elle a fait au Congo n'est pas reconnu en France.

Un jour, une connaissance lui parle de *Réussir*, et l'emmène dans les locaux de l'association. Mais elle n'y croit pas. On lui a dit non si souvent qu'elle n'attend plus rien. Un peu plus tard, on lui téléphone pour lui proposer un rendez-vous. Enfin, elle travaille !

On est en décembre, elle nettoie la gare, fait les vitres, ramasse les papiers. Elle voudrait en faire davantage. « Vous m'appellez quand vous voulez » répète-t-elle. Elle est toujours disponible, sauf le mercredi où elle s'occupe de ses enfants. Ses employeurs apprécient son efficacité et, peu à peu, les missions s'accumulent et deviennent régulières.

« Avant, je vivais, mais je n'étais pas bien dans ma peau, j'avais peur de ne pas pouvoir payer l'école et les études de mes enfants. » Ses craintes disparaissent peu à peu.

Un jour, *Réussir* lui propose une nouvelle mission, du ménage chez une dame de 83 ans. Comme d'habitude, Tina est partante.

En sonnant à la porte, elle ignore que cette rencontre ne sera pas comme les autres.

L'association *Réussir*

Lucette a 83 ans. Depuis la mort de son mari, leur grande maison devient chaque jour



plus difficile à nettoyer. Comment passer l'aspirateur sous le lit quand on a des prothèses aux genoux ? Mais ce n'est rien à côté de son magnifique jardin qu'il faut entretenir chaque semaine. Quatre mille mètres carrés de fleurs, d'arbustes, d'arbres et de massifs taillés avec amour et qui font l'orgueil de leur propriétaire. Depuis toujours, Lucette a une passion pour son jardin. Mais biner, sarcler, tondre, couper, greffer, planter la fatigue. Le soir, elle est si courbattue qu'elle n'a même plus le courage de sortir au cinéma. « Si tu veux rester dans ta maison, tu dois changer ton mode de vie, » lui dit un jour sa fille. Lucette se tourne vers *Réussir*. Ce n'est pas la première fois. Elle connaît bien l'association et son sérieux. La qualité de leur accueil s'entend : « Même au téléphone je perçois leur sourire. » Lucette apprécie ces contacts. « Je me sens écoutée ». Quand elle demande un changement, on prend en compte ses besoins spécifiques, et on l'interroge sur la manière dont s'est déroulée la mission. Son frère aussi recourt à l'association et en est aussi satisfait. Mais ce n'est pas pour ces seules qualités qu'elle choisit *Réussir* : Lucette est particulièrement sensible au travail d'insertion mené par cet organisme. « Les gens qu'ils emploient pourraient se contenter de toucher le chèque du RSA en fin de mois, mais ils préfèrent travailler, ils ont la volonté de s'en sortir ». Pour Lucette, l'insertion n'est pas un simple mot. Ancienne institutrice, elle-même a donné des cours d'alphabétisation pendant plusieurs années à l'AFPLI. Elle se reconnaît pleinement dans les valeurs portées par *Réussir*. Elle fait d'abord appel à l'association pour s'occuper de son cher jardin. Un premier jardinier se présente, Lucette déteste se plaindre, mais elle n'est pas pleinement satisfaite. On lui envoie quelqu'un d'autre. Cette fois, tout est parfait. Enfin, il reste le ménage. Quand Lucette ouvre sa porte à Tina, elle ne sait pas qu'elle va découvrir bien plus qu'une aide au nettoyage.

Une rencontre qui change tout

Nous sommes en mars, le COVID sévit et Tina porte un masque le jour où elle sonne. Elle a déjà l'habitude d'effectuer des missions pour *Réussir*. Ce jour-là, elle commence un nouveau contrat. Une dame ouvre, Tina se présente. - C'est *Réussir* qui m'envoie. Elle entre. Tout se passe bien. Tellement bien qu'elle se sent accueillie comme rarement par une cliente. Lucette n'est pas du genre à appeler *Réussir* pour signaler une brouille quand il suffit de se parler pour clarifier les souhaits de nettoyage. « On est des humains », dit-elle. Tina travaille bien. Et s'il faut préciser une attente, Lucette la lui explique. La fois suivante, Lucette propose des petits gâteaux à Tina. La Congolaise se sent bien et nettoie sans stress. La confiance s'installe et peu à peu, et très vite, les deux femmes partagent bien plus que du ménage. Parfois, Lucette lui laisse les clés de la maison pour aller faire les courses. Elle sait qu'elle peut lui confier sa maison les yeux fermés.

Tina apprécie ce geste et se sent sereine, loin de la pression qu'elle peut éprouver de temps en temps chez d'autres personnes. « Quand on a l'habitude de nettoyer chez les gens, on perçoit très vite la sincérité. » Tina va même plus loin en parlant de Lucette comme d'une « deuxième maman ». Elle se sent auprès d'elle comme avec l'une de ses grands-mères. Elle a à cœur de la soutenir et de lui éviter du travail. « Quand on se sent bien, on travaille bien », explique-t-elle. Avant d'ajouter qu'entre deux visites, elles s'envoient des messages et plaisantent entre elles. Lucette fait aussi de petits cadeaux à Tina qui en est ravie : « C'est du jamais vu, c'est exceptionnel ! » Leurs relations se poursuivent en dehors du travail : Tina se rend chez Lucette avec ses enfants pour discuter, rire et passer de bons moments. « Je suis tombée en de bonnes mains, je me sens chez moi », raconte celle qui n'est plus seulement considérée comme la femme de ménage. Au bout de quelques mois, Lucette commence même à partager sa passion du jardinage avec Tina. « C'était la première fois qu'elle se servait d'un sécateur, je lui ai montré comment faire. » Pour Lucette, « l'important, c'est de respecter les gens ». La confiance devient rapidement mutuelle. Ce constat les surprend autant l'une que l'autre, et provoque un grand sourire sur leurs visages quand elles en parlent. Elles se sont « trouvées ». Lucette découvre en Tina une véritable amie, elle qui n'en avait plus, tous étant décédés. Depuis la mort de son mari, elle sent le besoin de partager des moments avec quelqu'un d'autre. Tina est arrivée au bon moment. « Il y a un avant et un après Tina », raconte Lucette. À cause de ses prothèses, l'octogénaire ne passait plus l'aspirateur sous le lit, et le repassage l'épuisait. Aujourd'hui, si elle est malade, elle sait qu'elle peut laisser la charge de la maison à Tina. « C'est un soulagement. » Elle a surtout appris à accepter d'autres modes de fonctionnement. Car Tina fait le ménage pieds nus. Quand Lucette s'en rend compte, elle en est d'abord gênée, surtout l'hiver, où il fait froid. Elle veut lui offrir des chaussons. Tina les accepte avec amabilité, mais ne les porte pas. « Je suis bien comme ça ! » Elle a toujours travaillé pieds nus et préfère continuer. C'est sa manière d'être. Désormais, elle profite d'une maison propre et agréable sans frustration. Mais le vrai bonheur est ailleurs : les jours où Tina vient la voir, Lucette est heureuse. « Tina est tellement joyeuse ! Quand elle repasse, elle chantonne. C'est rare de trouver quelqu'un d'aussi optimiste après ce qu'elle a vécu. Ça me remonte le moral. » Lucette admire Tina qui a élevé seule ses enfants et leur a permis de mener à bien leurs études. Parfois, elle a honte de dire qu'elle est fatiguée alors que Tina ne se plaint pas. « Elle aurait pourtant de nombreuses raisons de le faire. Ma vie est plus facile que la sienne. » Rencontrer Tina a provoqué une prise de conscience profonde : « On dit qu'on est tous égaux en droit, mais la réalité est différente. Je le soupçonnais, mais grâce à Tina, je le touche du doigt. C'est une vraie leçon de vie ». Même quand elle fait ses courses, Lucette pense à Tina. « L'autre jour, j'ai vu des

mangues. Comme je sais que Tina adore ça, je lui en ai acheté une belle. Elle était contente. »

Tina a trouvé en la Française une sorte de troisième grand-mère. « Comme son mari venait de mourir, je me suis dit : il faut donner beaucoup d'amour à cette dame. Elle a besoin de soutien. » Résultat : elles bavardent et plaisantent toutes les deux. « Je lui fais un peu oublier son chagrin. La voir sourire me fait du bien. »

Sa relation avec Lucette lui apporte beaucoup. À ses enfants aussi : ils rendent régulièrement visite à l'octogénaire et l'appellent mamie. Parfois, ils viennent simplement lui dire bonjour et voir comment elle va « Coucou, mamie, c'est moi ! ».

Lucette aime leur transmettre ce qu'elle sait.

« C'est grâce à *Réussir*, » raconte Tina. « Ils m'ont trouvé du travail, j'ai pu payer mon loyer et les études de mes enfants, dormir en paix, j'ai pu m'épanouir. »

La paix, c'est le mot qui revient sans cesse dans la bouche de Tina. Après ce qu'elle a vécu, elle n'imaginait pas pouvoir retrouver une vie normale. *Réussir* l'a accompagnée à un moment où elle en avait grand besoin. Aujourd'hui, elle est heureuse de lire la fierté dans le regard de son fils et de sa fille qu'elle a élevés pratiquement seule : « Ils disent que leur mère est courageuse ». Elle est parvenue à leur donner une existence meilleure et droite. « Je ne voulais pas qu'ils volent ni qu'ils vendent n'importe quoi. Désormais, ils sont utiles à la société. » Quand elle se retourne sur son parcours, elle réalise tout ce qu'elle a fait, ce qu'elle a réussi à construire en partant de rien.

Mais Tina a un secret. Elle a le goût de l'effort, et elle aime le travail bien fait.



L'avenir

Entretenir une maison et un jardin aussi grands demeure difficile pour Lucette. Sa fille lui cherche un logement plus proche en Eure-et-Loir. Mais l'octogénaire aimerait poursuivre cette relation avec Tina et rester chez elle.

« L'avenir de Tina sera long », prédit Lucette. Car la Congolaise a toujours des projets. Elle suit des cours de français avancé pour obtenir la nationalité française. Sa vie est ici désormais, auprès de ses enfants français.

Tina et Lucette se regardent : quand elles sont ensemble, leurs soucis s'envolent, et elles retrouvent le sourire.

LE POINT DE VUE DE RÉUSSIR

Le planning de Tina Ntanda est toujours bien rempli, entre missions chez des particuliers et interventions en entreprises. Les retours des clients sont unanimes lorsqu'ils complètent son passeport de compétences : professionnelle, discrète, efficace.

Ce passeport capitalise les compétences acquises par les salariés au fil de leurs missions, et devient un atout de taille lorsqu'ils poursuivent leur recherche d'emploi vers le marché classique.

De manière générale, les missions confiées aux salariés auprès de particuliers sont très diverses, mais elles ont toutes un point commun : l'humain est au centre. Au fil du temps, des liens se tissent, des habitudes s'installent et de véritables relations se créent, au point qu'il est parfois difficile pour les clients d'accepter que les salariés quittent l'association pour un emploi classique.

Nous devons alors faire preuve de pédagogie en rappelant que l'objectif premier de *Réussir* est de favoriser le retour à l'emploi durable.

Pour Tina, une sortie n'est pas envisagée pour l'instant car elle a encore besoin d'être sécurisée mais la motivation est claire : ses enfants, aujourd'hui étudiants, ont besoin d'elle pour financer leurs frais de vie et leurs études. C'est pour eux qu'elle avance avec détermination.



YEVHENII ZABOLOTNYI & JEAN-FRANÇOIS MARTINET

- Est-ce que tu es prêt à travailler ?

Dans le bureau de l'association *Réussir*, Yehvenii Zabolotnyi garde les yeux rivés sur son téléphone portable. Le jeune ukrainien de 23 ans ne parle pas français, il lit la traduction automatique qui défile sur l'écran. C'est sa mère, arrivée avant lui en France, qui lui a fait connaître *Réussir* et a déposé son CV à l'accueil. Il relève la tête et répond, déterminé :

- Da !

Son enthousiasme est réel. Depuis son arrivée, il n'a qu'une envie, rapporter de l'argent à sa mère qui l'héberge et payer les factures ; les aides qu'il reçoit ne suffisent pas pour vivre. Mais une autre raison l'y pousse : soutenir le reste de sa famille restée en Ukraine à deux mille kilomètres. Ses grands-parents, malades, ne peuvent pas venir en France. Et son père se bat sur le front.

- Je fais ce que je peux, murmure-t-il en russe.

La guerre et la blessure

Yehvenii ne voulait pas quitter son pays, il avait d'autres projets, mais il n'a pas eu le choix. En un jour, tout a changé.

« Imaginez, explique-t-il, vous vivez vingt ans dans un pays en paix et soudain, c'est la guerre. » Au début, comme des milliers d'autres Ukrainiens, il voit sa mère et ses soeurs partir. C'était en novembre 2022. Lui est resté avec son père : les hommes doivent défendre le pays et faire tourner l'économie. Une bombe a détruit la maison de sa mère après son départ, il vivait heureusement dans celle qu'il avait construite, située plus loin. Et pour gagner sa vie, il vendait de l'électroménager dans un magasin de Dnipro. Ce travail lui plaisait.

En juillet 2022, il fait son service militaire. Il a vingt-deux ans. Pendant trois mois, on le forme, on lui explique le maniement des armes, les techniques de défense et d'attaque, mais il n'est pas encore prêt à aller sur le front.

- J'avais peur de m'endormir et de ne pas me réveiller.

Un jour, on lui demande d'aller protéger un hôpital avec une escouade, une mission sans danger réservée aux jeunes recrues. Le soir venu, ils dorment sous la tente. Quand à deux heures du matin, soudain, le feu. Une pluie de projectiles verts à cent mètres

de haut, ils descendent du ciel avec lenteur, comme des araignées géantes. Ce sont des bombes au phosphore, les pires, elles brûlent tout et rien ne les éteint. C'est la panique. L'une le frappe en plein torse. La douleur le cloue au sol. Impossible de décoller l'uniforme de sa peau. Gravement blessé, il est évacué.

- J'ai eu de la chance, beaucoup sont morts.

Il en garde une large cicatrice qui restera longtemps douloureuse. Enfin, il est autorisé à quitter le pays pour rejoindre sa mère. Son père, lui, reste. À cette évocation, une ombre passe dans les yeux du jeune homme. Personne n'a le choix. Il part pour la France où vivent déjà sa mère et ses soeurs.

***Réussir*: détection des profils et accompagnement personnalisé**

C'est sa mère qui lui fait connaître *Réussir*. L'association l'a aidée à trouver du travail, elle espère qu'ils en feront autant pour son fils.

Avant de venir chez *Réussir*, il dépose son CV dans plusieurs endroits mais personne ne croit ce qui est écrit sur son document. Chez *Réussir*, on lui fait confiance.

Pendant l'entretien, Yehvenii répond en russe à toutes les questions : que sait-il faire ? Comment va-t-il travailler s'il ne parle pas français ? On lui explique aussi son statut et l'aide que l'association peut lui apporter pour qu'il s'intègre. L'entretien est concluant : Yehvenii a déjà plusieurs emplois à son actif malgré sa jeunesse, il n'a pas peur du travail, il est très motivé, et surtout, son profil correspond aux besoins de Look Fixations, une usine d'assemblage de fixations de ski qui emploie jusqu'à 80 intérimaires.

Mais Yehvenii ne parle pas français, il lui faut un accompagnement personnalisé, sa venue doit être préparée avec l'entreprise pour que l'intégration se déroule bien. Tout ce travail de l'ombre, le jeune ukrainien n'en sait rien, c'est le rôle de l'association.

Look Fixations, une entreprise engagée

L'organisation, chez Look est particulière, car le travail est saisonnier et connaît un pic d'activité entre mai et octobre. « On monte en cadence dès février-mars et tous les magasins doivent être livrés avant l'arrivée de la neige en octobre. »

Jean-François Martinet, responsable de production de l'usine depuis 2016, gère toute la planification : il reçoit un ordre de fabrication pour des séries à des dates précises, selon un programme prévisionnel et un carnet de commandes prédéfini. À partir de ces éléments, il détermine les lignes de fabrication à faire tourner et les compétences nécessaires.

Il calibre ainsi l'effectif. Sa visibilité sur les recrutements s'étend sur environ trois mois.



Dans chaque atelier, un animateur reçoit l'ordre de fabrication et organise la chaîne. Ils gèrent les approvisionnements des composants sur la ligne, le placement et le travail des opérateurs. Ils assurent ainsi la fabrication jusqu'à l'envoi. Lui leur met du personnel à disposition. Cette fois, il s'agit d'un employé particulier : Yehvenii n'a pas le profil habituel.

Jean-François Martinet, l'artisan du changement

« Recruter des ukrainiens est une volonté de la direction », explique Jean-François Martinet. En tant que responsable de production, il aurait pu dire non, mais pour lui, c'est une évidence, il faut les aider. « Ce sont des gens en guerre, c'est notre rôle d'entreprise, le côté humain. » Car Jean-François Martinet a toujours voulu donner du sens au travail. Quand il est arrivé à ce poste, en 2016, il ne supervisait qu'un atelier. Très vite, on lui a confié l'ensemble de l'usine : des peintres, des manutentionnaires, des animateurs pour gérer les approvisionnements, la qualité, la sécurité, la productivité, toute la chaîne de fabrication jusqu'à l'envoi. Chacun travaillait alors en silo, sans visibilité sur les autres ateliers. Une situation que Jean-François Martinet a changée. Son crédo, décloisonner, supprimer les barrières héritées du passé pour créer des synergies. Une véritable mutation qui a modifié les mentalités. « Avant, c'était chacun pour soi, il y avait de la tension entre les secteurs. » Quand l'un des employés recevait une pièce avec des coulures de couleur, il se plaignait de la mauvaise qualité du travail de l'atelier peinture. Il ignorait souvent à quoi servait la pièce qu'il assemblait. Aujourd'hui, un agent venu de la peinture peut se retrouver à la manutention et vice-versa. Il découvre les spécificités de chaque métier et comprend mieux comment sont traitées les pièces. « Beaucoup d'employés ont découvert le reste de l'usine. Maintenant, tout le monde tourne et on se comprend mieux. »

Une nouvelle recrue hors norme

Depuis des années, l'usine travaille avec trois agences d'intérim pour le recrutement d'agents extérieurs. Elles leur proposent des personnes ciblées d'après deux profils particuliers : vissage, sertissage, rivetage, d'une part et, d'autre part, approvisionnement des composants sur la ligne selon les références nécessaires, manutention, évacuation des produits finis et des déchets. Plusieurs intérimaires reviennent régulièrement depuis des années et sont bien connus du recruteur et des employés. Leurs compétences sont appréciées. Cette fois, en plus des recrutements des agences habituelles, *Réussir* propose quatre candidats. Même si leur profil a été sélectionné avec soin pour coller au plus près des besoins de Look fixations, ils ont des CV particuliers. Parmi les propositions, Jean-François Martinet en choisit deux, Oxsana, une Ukrainienne arrivée depuis quelques mois, et Yehvenii. Il se sent prêt à tenter l'expérience et compte les intégrer comme

il le fait pour les autres intérimaires. En réalité, il ne voit pas de profonde différence. Mais pour certains employés, c'est un choc : « Pourquoi eux ? Ils ne parlent pas français ! » Leur venue suscite surtout des inquiétudes sur la qualité finale des marchandises. « On n'a pas le droit à l'erreur, on a des règles et des normes de sécurité strictes. » La crainte que le jeune ukrainien ne comprenne pas les consignes et les directives est réelle. Autant que la peur de devoir travailler plus à cause de lui s'il se trompe, ou pire : que les produits finis ne répondent pas aux exigences. Jean-François Martinet connaît bien les résistances au changement, elles ne l'inquiètent pas et il persiste. « J'ai dû faire le forcing pour que ça passe. »

Lui aussi veut que tout se déroule bien, il trouve des solutions pour y parvenir et rassurer tout le monde.

D'abord, il faut surmonter la barrière de la langue. Pour l'instant, Yehvenii ne quitte pas son traducteur automatique, mais cette technique est lente et souvent approximative. Comment faire ? Jean-François Martinet connaît les compétences de ses employés, il sait que deux salariés parlent couramment russe. C'est une chance. Yehvenii est placé sur la même ligne qu'eux pour qu'ils lui traduisent les consignes. Dans un premier temps, pour tester les capacités du jeune homme, on lui confie un poste indépendant où il est seul et peut se familiariser avec les différentes tâches qu'il aura à réaliser : il doit mettre un capot et ensuite déposer le composant dans une caisse. Le résultat de l'expérience dépasse toutes les espérances, Yehvenii comprend vite et tout se déroule bien.

« Trop bien, même ! s'esclaffe Jean-François Martinet. Il nous fait rire : il explose les cadences et fait ses 800 pièces en une demi-journée. En plus, elles sont bien faites. »

Yehvenii sourit : « Je n'en ai rien à faire, des cadences ! »

Devant son efficacité, Jean-François décide de ne pas le laisser plus longtemps sur ce poste : le jeune ukrainien est capable de faire mieux et plus. Il le place sur des lignes de fabrication de huit personnes avec une animatrice volontaire pour s'occuper de lui. Elle lui montre le travail à faire : sur les racks, elle prend un composant et l'emboîte dans le module suivant, le fixe ou l'emballe. L'ensemble est alors déposé dans une caisse pour l'envoi.

L'animatrice explique les techniques les plus efficaces et les plus sûres pour maintenir une cadence. Tout tient dans l'économie du geste et dans le respect des tâches des autres : chacun doit suivre celui qui le précède sans le dépasser ni retarder celui qui lui succède.

« Quand on ne sait pas comment faire, ça peut vite tourner à la catastrophe ».

Yehvenii apprend très rapidement et s'adapte avec facilité. Mais il est jeune, joueur et un peu taquin. Pour s'amuser, il cache des pièces ou en lance sur ses collègues. Si pour lui, c'est seulement une plaisanterie, ses collègues ne le prennent pas tous bien. Les pilotes d'ateliers qui s'occupent de lui expliquent que son comportement ne convient pas, il doit changer d'attitude. « On aurait pu se dire, stop, on arrête là, reconnaît Jean-François Martinet. Mais c'est excusable, et il est tellement gentil et compétent qu'on a choisi de lui faire confiance. » Le jeune homme se ressaisit vite.

De poste en poste, il se professionnalise et prend son travail de plus en plus au sérieux. Quand il doit partir avec les autres intérimaires, après la période de pointe, ses collègues le regrettent. À son retour, lors de l'embauche suivante, il est accueilli avec chaleur.

Une intégration réussie

Aujourd'hui, Yehvenii parle suffisamment bien français pour se faire comprendre. Fini le téléphone portable pour tout traduire ! Il peut discuter en face à face et ses progrès continuent. Les employés qui étaient un peu réfractaires à son arrivée ont changé d'avis. Carré, respectueux et gentil, il est apprécié de ses collègues au point d'être devenu la mascotte de l'équipe. Tous l'appellent « Guénia », son surnom en russe. Poli, avenant et souriant il dit « Bonjour, monsieur, bonjour, madame, ça va ? » à tout le monde. Pour Jean-François Martinet, c'est un très bon élément : « À son retour, il m'a dit merci, il est reconnaissant de ce que nous avons fait pour lui. » À Noël, il apporte des chocolats, du thé ukrainien. Il est toujours partant et volontaire, chacun sait qu'il peut compter sur lui. Les pilotes d'ateliers font le même constat : « On a gagné quelqu'un qui s'implique plus que beaucoup d'autres. C'est une belle réussite pour tout le monde. » Même s'il n'oubliera jamais la bombe qui l'a forcé à quitter son pays ni ses camarades de combat qu'il a vus mourir, il prend ici un nouveau départ. Travailler dans cette usine lui donne envie de vivre. Chez Look, il se sent en famille. Il a l'esprit plus libre pour aller à la pêche, jouer au badminton avec sa mère et faire des projets. Et l'avenir ? Les embauches sont rares et peu nombreuses chez Look Fixations, mais « On ne s'interdit pas de parler de CDI » répond Jean-François Martinet.



LE POINT DE VUE DE RÉUSSIR

La mise à disposition est bien plus qu'une solution temporaire : elle représente un véritable levier d'insertion pour les salariés et une grande souplesse pour les entreprises. Pour les personnes en recherche d'emploi, elle offre l'opportunité de mettre en pratique leurs compétences dans des contextes variés, d'acquérir de nouvelles connaissances techniques et de renforcer leur adaptabilité. Chaque mission devient une expérience supplémentaire qui enrichit leur parcours professionnel et consolide leur employabilité.

Pour les professionnels, la mise à disposition constitue une réponse rapide et efficace à des besoins ponctuels, qu'il s'agisse de pallier un surcroît d'activité ou de remplacer un collaborateur absent. Elle permet également de sécuriser les recrutements en offrant la possibilité de tester les compétences et les savoir-être des salariés dans des conditions réelles de travail, un atout essentiel dans un marché où la fiabilité et l'engagement sont particulièrement recherchés.

L'accompagnement assuré par *Réussir* prend alors toute son importance. Il garantit que chaque salarié soit préparé aux exigences du poste, qu'il bénéficie d'un suivi personnalisé et qu'il puisse s'intégrer dans les meilleures conditions. Pour l'employeur, cela signifie l'assurance d'accueillir un salarié motivé, soutenu et accompagné, prêt à répondre efficacement aux attentes de l'entreprise.

Dans le cas de Yevhenii, un travail préparatoire a été mené afin de garantir sa pleine réussite dans la mission. Nous avons pris le temps de travailler ensemble sur la traduction et la bonne compréhension du règlement intérieur ainsi que des règles de sécurité, éléments indispensables à son intégration. Nous avons également abordé l'organisation quotidienne et trouvé des solutions adaptées concernant les moyens de locomotion, afin qu'il puisse rejoindre son poste en horaires décalés sans difficulté. L'ensemble de ces points a été anticipé et sécurisé en amont, ce qui a permis à Yevhenii d'aborder sa mission dans les meilleures conditions dès son premier jour.

Ainsi, la mise à disposition n'est pas seulement un outil pratique : elle devient une démarche gagnant-gagnant qui favorise l'intégration durable des salariés sur le marché du travail tout en apportant aux entreprises une solution fiable, souple et sécurisée.

JONATHAN THOUVENOT & MAURICETTE GOULOT



- **Quand j'étais petite, on allait acheter le lait au litre avec un pot en fer-blanc.** La crémère le remplissait avec une louche qu'elle trempait dans une grande bassine, explique Mauricette à Jonathan.

- Ça avait son charme, répond-il en prenant les cisailles.

- Ce n'était pas très hygiénique !

À chaque tige de rosiers tranchée, Mauricette remarque l'énergie de Jonathan et son envie de travailler. Il ne rechigne pas devant l'effort. Et, plus surprenant, il aime discuter avec elle du passé. Car Jonathan s'intéresse à l'histoire locale. Il a découvert récemment que Fourchambault avait été construit sur un marécage et que Marzy existait avant Fourchambault. Il regrette d'être né trop tard pour avoir connu ces lieux il y a un siècle. « J'aurais voulu voir les rues pavées et les charrettes. » Il fait parfois de l'urbex et a remarqué un signe franc-maçon sur l'une des maisons anciennes de la rue des Ouches. Alors, comme Mauricette a vu le jour en 1937, il aime l'écouter parler des petits détails concrets de son enfance.

Pourtant, rien ne prédestinait le jardinier et la secrétaire trilingue à discuter de la vie d'avant-guerre.

La vie internationale de Mauricette

« Je suis une vraie encyclopédie médicale à moi toute seule : rien ne fonctionne sauf la tête », annonce d'emblée Mauricette Goulot. De la main, elle désigne tout ce qui ne va pas : les épaules, les bras, les genoux, le cœur, sans parler de sa sciatique.

À quatre-vingt-huit ans et demi, elle a dû renoncer à soigner son jardin de deux mille mètres carrés. Elle ne coupe plus les roses fanées et quand un plant meurt, elle ne le remplace pas. Mais elle garde le moral dans cette belle maison où elle habite depuis 51 ans. Car Mauricette a déjà eu plusieurs vies et a conservé tout son dynamisme. Partie en Angleterre pour perfectionner son anglais, elle travaille à l'ambassade de France, puis revient à Paris comme secrétaire trilingue pour l'OTAN. Elle y rencontre son futur mari

comptable dans l'armée de l'air. Il voulait être pilote et avait fait l'Algérie et l'Indochine. Quand il rentre en France. Il obtient un grade équivalent à celui d'expert-comptable dans le civil. Mais, il a une fibre littéraire. Et le jour où il décide de se lancer dans une carrière de journaliste en débutant au bas de l'échelle et de revenir à Nevers, sa ville d'origine, elle le suit. Bien sûr, elle regrette l'OTAN et ses conditions de travail. Elle devient secrétaire de direction chez Alpha-Laval. Ce n'est que plus tard qu'elle ouvre une maroquinerie à l'angle de la rue Saint-Étienne et de la rue du fer. Manque de chance, à cette période, les années 80, les habitudes de consommation évoluent et le magasin est déficitaire.

« Ça ne sert à rien de continuer », dit-elle à son mari. Rebondir, Mauricette sait donc le faire. Alors, quand elle voit que son mari tombe malade et n'a plus la force de s'occuper du jardin, elle se tourne vers des prestataires. Des connaissances lui parlent de *Réussir*.

Mauricette et *Réussir*: une histoire qui dure depuis trente ans

« C'était il y a trente ans, l'association s'appelait encore Solidarité 58 ». Et depuis toutes ces années, après le décès de son mari, elle continue de recourir à leurs services, car « Ils sont réactifs : quand quelqu'un ne peut pas venir, ils trouvent quelqu'un d'autre. » Elle apprécie aussi la souplesse du dispositif « Si je leur téléphone pour dire que la personne n'a pas convenu, ils ne me la renvoient pas. » Beaucoup d'employés envoyés par *Réussir* ont franchi le seuil de son jardin pendant toutes ces années. Elle se souvient d'« un monsieur très efficace, mais bourru qui n'en faisait qu'à son idée ». Mauricette sait ce qu'elle veut. Quand elle trouve que le travail est bien fait, elle le dit aussi.

« Kevin est très appliqué. » C'est donc toujours lui qu'elle demande quand elle a besoin d'un jardinier. Une entreprise spécialisée fait le gros œuvre, mais pour le désherbage et la taille qui exigent des soins minutieux, c'est à lui qu'elle fait appel. Un jour, pourtant, il ne peut pas venir. « Je savais qu'ils m'enverraient quelqu'un d'autre, mais j'ignorais qui ce serait. »

La rencontre

C'est Jonathan Thouvenot qui sonne. Quand Mauricette l'aperçoit derrière ses rideaux, sa méfiance monte d'un cran : il n'a pas de voiture et est à vélo. Bizarre. « Ça fait loin, quand même, depuis Nevers ». Comme Mauricette aime bien savoir à qui elle a affaire, elle pose quelques questions au nouveau venu :

« - Vous n'avez pas de voiture ?

- Non. De toute façon, je n'ai pas de permis. »

Mauricette ignore que Jonathan s'apprête à préparer le code. Les leçons à l'auto-école



coûtent cher et le jeune homme de 34 ans sait qu’il devra patienter un moment. Même si les trajets l’épuisent, il n’a pas d’autre moyen de locomotion. Son rêve : devenir l’heureux propriétaire d’une Peugeot 106 pour habiter à la campagne et rester mobile. Avant il n’y pensait pas. « J’avais une excuse, j’étais un jeune imbécile. Maintenant que je suis plus âgé, je ne veux pas être juste un imbécile, » explique-t-il en se moquant de lui-même. Car le nouveau Jonathan jette sur son parcours un œil critique. Depuis peu de temps, il a décidé « d’arrêter les bêtises » et de prendre sa vie en main. » J’aurais dû commencer avant », lâche-t-il avec une pointe de regret.

Le jardin n’est pas sa spécialité, même s’il apprécie le travail en extérieur : il aime pouvoir fumer tranquillement sa cigarette quand il en a envie. « En usine, il faut attendre la pause ». Et surtout, il savoure son autonomie, sans être surveillé sans cesse.

Mauricette lui montre les outils : cisailles, sécateurs, râteau... Contrairement à d’autres dames âgées chez lesquelles Jonathan a déjà fait des missions, celle-ci a l’esprit toujours vif, répond du tac au tac et n’est pas timide. Elle n’est pas du genre à rester à côté des agents quand ils travaillent, mais explique les tâches de manière directe et précise : il faut balayer les feuilles et les emmener au fond du jardin, mettre des fleurs dans les jardinières, désherber, tondre les petites pelouses devant.

Ah, si Mauricette pouvait encore tout faire elle-même ! Surtout les rosiers, et les jardinières. Biner, sarcler, couper, tous ces gestes lui manquent. Pourtant, elle n’a pas connu la campagne dès l’enfance. « J’ai grandi sur le trottoir », lance-t-elle, les yeux malicieux. Son père, électricien à Paris, tenait une boutique. Pour que sa fille puisse prendre l’air, la mère de Mauricette plaçait son landau devant la porte. Des gens rentraient pour protester « On ne laisse pas un bébé dehors ! ».

Mais elle confie ses plantes sans état d’âme à Jonathan, qui fait ce qu’on lui demande et agit avec efficacité. « Il faut toujours rester respectueux et poli ». Rien ne l’agace plus que ces personnes qui écoutent leur musique à fond dans le bus ou qui parlent mal et ponctuent leurs phrases de « wesh, frère ». Travailler avec *Réussir* lui plaît.

- Les boîtes d’intérim, elles regardent seulement le CV et elles te mettent dans une case. Si tu ne corresponds pas, on ne t’appelle pas. Chez *Réussir*, ils me font confiance.

Avant Réussir : les années d’instabilité de Jonathan

Des moments creux, Jonathan en a connu beaucoup, car en 2013, la société où il travaillait fait faillite. Après une longue attente, Pôle emploi lui propose finalement d’effectuer la maintenance de panneaux solaires. Au début, l’entreprise embauche plusieurs personnes, mais ensuite, c’est l’hécatombe : « Comme dans un jeu de télé-réalité, ils en éliminaient plusieurs tous les mois. » D’abord en été, parce que certains s’évanouissent sous quarante

degrés au soleil. Puis en hiver, les températures trop basses en font fuir plus d’un. Jonathan trouve une astuce : alors que tout le monde peine dans le froid de l’hiver, il brûle des palettes pour se tenir chaud. Jonathan a souvent de bonnes idées qui le démarquent des autres, ses employeurs apprécient son inventivité.

Il n’a qu’un talon d’Achille à l’époque : la stabilité. « Je consommais des substances », raconte-t-il avec regret. Renfermé, il parle peu avec ses collègues et peut se montrer maladroit dans ses propos. Un jour, l’un de ses supérieurs explique qu’il a une nouvelle idée pour un chantier et en est fier. Jonathan rétorque, pour plaisanter : « C’est pour ça que tu es le chef ! » La réaction de l’autre ne se fait pas attendre « Je n’apprécie pas qu’on se moque de moi ! » Avec le recul, le jeune homme comprend qu’il doit tenir sa langue. Touche-à-tout et curieux, il aime apprendre tous les métiers. À la mairie de Decize, en 2015, il découvre le plaisir de travailler aux espaces verts. Il en garde un souvenir amusé : « On était en ligne dans la grande rue principale, comme des petits soldats, et on avançait. » Le contrat d’insertion ne peut pas être renouvelé plus de deux ans. Il en profite aussi pour valoriser l’une de ses compétences cachées : le dessin. Car Jonathan dessine depuis toujours, des portraits, réels ou inventés, le sien, ceux de ses proches ou ceux de ses rêves. Pour la mairie, il crée des personnages dont les silhouettes sont ensuite découpées dans de grands morceaux de bois par le menuisier. Une autre équipe les dépose sur les ronds-points pendant les fêtes. Alors que ses collègues travaillent dehors dans le froid, on lui fait des remarques envieuses :

- Tu es bien tranquille, toi, à l’atelier.

- Tu n’as qu’à savoir dessiner.

À la fin du contrat, il suit une formation de peintre en bâtiment à l’AFPA. « Je m’étais mis dans la tête qu’il fallait être professionnel dans un domaine pour trouver du travail. » Mais son instabilité le rattrape : il rencontre une jeune femme, avec qui il passe plus de temps que sur les lieux de formation. Il n’obtient pas son diplôme, et elle non plus. « C’était une erreur que je ne referai plus ». Cet échec le mine. Il trouve du travail à Sougy-sur-Loire dans la fabrication de lamellé-collé. L’ambiance de l’équipe est bonne, trop pour lui qui n’a pas du tout de raison de rire. Quand son contrat arrive à échéance, il ne cherche pas à rester. Mais il a d’autres projets : il entame une nouvelle formation en peinture industrielle à l’UIMM. il y maîtrise le maniement du pistolet, mais aussi de la théorie comme le calcul d’épaisseur sèche ou humide. Apprendre stimule son esprit curieux. À la fin, la SNCF vient embaucher directement les peintres. Il se propose et le contrat commence bien. Mais son instabilité le rattrape à nouveau : toujours amateur de différentes « substances », il se couche tard et doit se lever tôt. Au début, ses supérieurs se contentent de l’avertir. Il persiste dans ses errements. Eux insistent, car ils veulent vraiment l’embaucher tant son travail est de qualité. Devant ses manquements permanents, ils y renoncent finalement et ne renouvellent pas le contrat. « Je le regrette encore ».

Quand il se présente à nouveau chez Pôle emploi, on s’étonne qu’il ne parvienne pas à garder une place. C’est là qu’il réalise qu’il a raté une occasion en or. Et son conseiller lui parle de *Réussir*.

Réussir: une nouvelle ère

Lors du premier entretien, Jonathan est surpris : pour la première fois, on s'intéresse à ce qu'il sait faire, à ses freins, à ses envies plus qu'aux formations suivies. On lui demande quelles sont ses compétences et on ne se contente pas de son CV. Mieux : dès le lendemain, on lui propose une mission. Il n'en revient pas et accepte aussitôt. « Let's go ! »

Cette fois, il a compris les leçons du passé. Pas question de refaire les mêmes erreurs. Il a mûri.

Pourtant, les premières missions fatiguent Jonathan, toujours sur son vélo : le matin, il se rend à Varennes-Vauzelles et l'après-midi, il repart ailleurs. Il s'accroche. Désormais, il a renoncé à toutes les substances et cherche de la stabilité. À force de rouler, il attrape un « pied d'athlète » et doit se soigner, mais il persévère. Fini l'époque où il faisait n'importe quoi. Maintenant qu'il a pris conscience de sa situation, il ne veut rien lâcher. Sa fierté : voir qu'on lui fait confiance.

« Je ne suis pas si naze, je me suis mis un coup de pied aux fesses, j'ai la tête sur les épaules ». Avant, il avait l'impression d'être Mr Bean, perdu au milieu du monde. Il pensait que tout allait « lui tomber tout cuit du ciel », et il n'avait pas la force de changer. Comme dans la chanson de Johnny, précise-t-il, il lui manquait l'« envie d'avoir envie ». Aujourd'hui, il l'a.



L'avenir

Si Jonathan et Mauricette aiment parler du passé, ce ne sont pas les projets d'avenir qui manquent. Passionnée de Scrabble, Mauricette rêve de se mettre au latin. Son père n'en voyait pas l'utilité, et elle l'a souvent regretté : elle va télécharger une application et se lancer. Quant à Jonathan, il a appris de ses erreurs. En ce moment, il suit une formation en maçonnerie et le responsable souhaiterait le garder. Il hésite : et s'il retentait le poste de peintre à la SNCF ?

Maintenant que son avenir s'éclaircit, il aimerait continuer à lire des livres de témoignage, faire du sport, découvrir les archives départementales de la Nièvre pour fouiller les documents du passé, se remettre sérieusement au dessin pour faire, peut-être un jour une exposition.

Et surtout, obtenir le permis, conduire sa Peugeot 106 jusqu'à sa maison de campagne où il taillera ses propres haies.

LE POINT DE VUE DE RÉUSSIR

L'un des principaux atouts de M. Thouvenot est son adaptabilité. Qu'il intervienne auprès de professionnels ou de particuliers, les retours sont toujours positifs. Son champ de compétences est large et varié. Titulaire d'une habilitation électrique, il peut ainsi être mobilisé sur des missions nécessitant rigueur et précision.

Comme beaucoup de parcours d'insertion, le sien n'est pas linéaire. Il lui arrive de traverser des moments de découragement et de manquer de confiance en lui. C'est dans ces périodes que l'accompagnement de *Réussir* prend tout son sens : écoute, soutien et valorisation des progrès accomplis. Les retours clients, capitalisés dans le passeport de compétences, jouent un rôle essentiel. Ils lui permettent de mesurer le chemin parcouru et de prendre conscience de ses réussites, parfois sous-estimées. Peu à peu, ses expériences professionnelles se diversifient et il gagne en assurance et en stabilité.

L'une des étapes essentielles de son parcours reste l'accès à la mobilité. L'obtention du permis de conduire représente pour lui une clé vers l'emploi durable, et nous continuons à l'accompagner activement dans cette démarche. Il est motivé et saura atteindre son objectif, nous y veillerons.

